



Annales historiques de la Révolution française

352 | avril-juin 2008

Les temps composés de l'économie

Dominique Margairaz, *François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle*

Guy Lemarchand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11015>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 277-282

ISBN : 978-2200-92514-7

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Guy Lemarchand, « Dominique Margairaz, *François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 352 | avril-juin 2008, mis en ligne le 18 décembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11015>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Dominique Margairaz, François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle

Guy Lemarchand

RÉFÉRENCE

Dominique Margairaz, *François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005, 560 p., ISBN 2-85944-525-0, 32 €

- 1 Qu'est-ce qu'une biographie « intellectuelle » ? Travaillant sur François de Neufchâteau et ayant su tirer de la pensée de Michel Foucault et de celle de Pierre Bourdieu ce qui était immédiatement utilisable pour la discipline historique, Dominique Margairaz a tenu à préciser soigneusement ce qui est pour elle une méthode et un but. À la différence de la biographie classique, il ne s'agit pas de retracer la vie d'un personnage avec toutes ses composantes matérielles et morales et d'appréhender les facettes et évolutions de sa psychologie. L'adjectif « intellectuelle » signifie que l'historien établit son observation à partir de « l'œuvre » – ici les écrits publiés effectivement – qu'a pu laisser le héros, et à poser une batterie de questions pour comprendre ses intentions conscientes et également inconscientes. Il faudra donc dépouiller autant que possible ses brouillons, notes, correspondances, et reconstituer sa façon de travailler, ce qui est habituel dans l'histoire littéraire. Mais il convient aussi d'aller plus loin et d'historiciser l'œuvre, de déceler non seulement le jeu des influences et circonstances subies par l'auteur mais de le replacer dans les milieux qu'il a fréquentés, les réseaux sur lesquels il s'est appuyé, les amitiés et querelles auxquelles il a participé de gré ou de force, et de situer ses travaux dans la suite, en filiations ou oppositions, de types de recherches et de créations dans lesquelles elles s'inscrivent. Ce ne sera ni une biographie individuelle qui risque de grossir l'originalité du personnage, ni une histoire des idées à l'ancienne qui ne considère que les textes dans

leur succession chronologique, mais une saisie des continuités et ruptures et de l'individuel et du collectif tout à la fois. François de Neufchâteau donne d'autant mieux lieu à une étude de ce genre que son œuvre s'étend sur 62 ans, de 1765 à 1827, presque autant que sa vie (1750-1828), et qu'elle est abondante : plus de 100 titres recensés et au moins 8 500 pages composées à 60 % de vers jusqu'à 1788, avant que la prose ne l'emporte nettement. Ajoutons qu'avant ce livre il n'y a pas de biographie véritable de François de Neufchâteau.

- 2 La longue carrière de François de Neufchâteau comporte trois moments. De petite naissance, fils d'un maître d'école d'un bourg de Lorraine, il sort de l'obscurité grâce à la filière habituelle dans la société d'ordres : recommandation du curé de la paroisse, puis du seigneur jusqu'à l'attention d'un grand noble voisin, le bailli d'Alsace en son hôtel de Neufchâteau. Ce qui lui vaut de publier sa première pièce poétique à 14 ans, lue devant l'Académie de Dijon. Jusqu'à la veille de la Révolution, il se fait connaître par des vers très conformistes et respectueux des modes aristocratiques et de la hiérarchie sociale : épigrammes, romances, odes, épîtres et même un drame – disparu – dans le goût larmoyant de Nivelles de la Chaussée. Par là il accède aux salons de la noblesse aisée de la province, puis de Paris (M^{me} de la Mark, M^{me} de Boufflers), à l'Académie de Nancy dont il devient membre, et approche la franc-maçonnerie après 1780, sans y adhérer formellement. La presse locale (*Affiches des évêchés et de Lorraine...*) d'abord, le *Mercure de France* ou le *Journal de Monsieur* ensuite parlent de lui favorablement. Profitant de la réforme Maupeou, après de brèves études de droit à Reims, il achète une charge d'avocat du roi du petit bailliage de Vézelize (1773), puis de lieutenant du bailliage présidial de Mirecourt (1775), et dès lors ajoute à la littérature des publications d'histoire du droit et de réflexion sur l'administration, d'autant que ses relations mondaines lui font rencontrer l'intendant de Lorraine qui le nomme subdélégué de Mirecourt (1780). À la recherche de la fortune, la faveur du duc de Castries, secrétaire d'État à la Marine, séduit par une traduction de lui de *l'Arioste* (disparue), l'envoie de 1783 à 1787 aux îles comme procureur du roi auprès du Conseil suprême du Cap-Français, expérience dont il tire le *Mémoire en forme de discours sur la disette du numéraire à Saint Domingue...* (1788) qui le pose en économiste. Jusque-là on a donc un rejeton de la bourgeoisie à talent qui, d'aimable rimailleur, devient peu à peu homme de lettres, comme le relève Dominique Margairaz, un représentant type de la « Bohème littéraire » selon Robert Darnton (1983) moulé dans le bon goût du jour.
- 3 Second moment de la carrière de François de Neufchâteau de 1789 à 1799 : le moment politique où il ouvre un nouveau chantier intellectuel, celui de l'économie rurale qui lui confère une réputation d'agronome. Installé dans une petite maison de Vicherey – car il n'est toujours pas riche – près de Toul, il collabore aux travaux de l'assemblée provinciale de Lorraine sans en être membre, puis rédige le cahier des doléances de sa paroisse avec les habituelles revendications d'une bourgeoisie revendicative mais prudente, loin des soucis paysans. Il tient également la plume pour le cahier du Tiers de Toul, mais n'est élu que suppléant pour les États généraux. Élu et réélu (1793) au conseil général du département des Vosges dont il devient président, il est également député à la Législative, ensuite commissaire du Directoire près l'administration des Vosges (1795) et enfin ministre de l'Intérieur (juillet-août 1797), directeur (août 1797-avril 1798) et à nouveau ministre au même poste (mai 1798-juin 1799). Couronnement intellectuel, l'Institut l'accueille en 1797. En dépit de ses amitiés antérieures il a pleinement adhéré à 1789 et fait l'éloge de l'œuvre de la Constituante en rapprochant la Constitution de la sagesse de

l'Antiquité (*L'origine ancienne des principes modernes...*, 1791). Surtout, il publie de 1790 à 1796 quatre opuscules agronomiques et quelques articles dans la presse agraire et suit les délibérations du Comité d'Agriculture de la Convention. Il s'attaque ainsi à la question des greniers d'abondance, au partage des communaux et au remembrement. Mais le plus important de ce moment est le déploiement de sa science administrative acquise à Mirecourt et au Cap-Français et de son action sur l'économie, contenus dans son *Recueil des lettres, circulaires, instructions, discours... émanés du citoyen François de Neufchâteau pendant les deux exercices de son ministère* construit et publié après coup (1800), 225 documents surchargés de notes et ordonnés méthodiquement en 876 pages. Comme ministre il a débordé les attributions assez larges de son département qui, dans l'esprit de la Constitution de l'an III, n'est qu'un organe d'exécution et non de direction. Ainsi il a voulu collectionner et développer systématiquement la statistique départementale, avant Chaptal étudié par M.-N. Bourguet (1988), et dans la tradition de Vauban (*Description géographique de l'élection de Vézelay*) et dans une optique de relevé à l'aide de tableaux standardisés avec des évaluations chiffrées concernant l'économie, plutôt que de porter l'intérêt principal sur les paysages et monuments à la manière littéraire et féodale de Piganiol de la Force (*Description de la France*, 1718) et ses successeurs du XVIII^e siècle. Dominique Margairaz précise également l'action du ministre pour l'encouragement de l'industrie et la modernisation de l'agriculture, le développement de l'instruction primaire, l'amélioration des prisons et des hôpitaux. Elle note que si l'orientation fut nette, les réalisations paraissent minces faute d'argent. Décidément, à la lire, le Directoire a plus de bonne volonté qu'on ne le croyait il y a vingt à trente ans, mais il demeure un régime faible.

- 4 Après 1799 et jusqu'à sa mort, François de Neufchâteau n'a plus d'action gouvernementale, mais il joue encore un rôle politique et continue son activité intellectuelle, au premier plan de l'élite dirigeante, très lié aux institutions officielles. Sous le Consulat et l'Empire il cumule fonctions et honneurs : sénateur (1800), président du Sénat (1804), titulaire de la Légion d'honneur et comte (1808). Cela ne l'empêche pas d'être sous la Restauration président de la Société royale d'agriculture, membre de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale et de la Société philanthropique. Après 1814, il est associé à 7 sociétés nationales et 26 sociétés provinciales, surtout d'agriculture. L'Académie française l'accueille également. Jouissant désormais d'une assez large aisance grâce à sa sénatorerie, il continue son activité littéraire d'abord en poursuivant ce qu'il a commencé sous la Révolution : la collection des proverbes et la publication des grands écrivains français du passé présentés comme des modèles (par exemple *Essai sur la langue française et particulièrement sur les Provinciales de Pascal*, 1818), la vulgarisation scientifique à la façon de Fontenelle (*Le corps et l'âme*, 1824), la participation active à l'élaboration de la nouvelle version du *Dictionnaire de l'Académie*, la dernière datant de 1762 avec un supplément en 1798, enfin des études historiques (ainsi sur la Bavière, 1805). Mais il donne toujours dans les productions de salons : les fables très à la mode au début du XIX^e siècle. Surtout il se consacre à l'agronomie : travaux sur le développement de cultures à perfectionner (maïs, pruneaux), développement de l'enseignement agricole, règles de police rurale, mise en valeur des terres incultes. Évidemment il y a également dans les publications de cette période le contingent inévitable de discours de courtoisie vis-à-vis de l'empereur et de flagornerie vis-à-vis des grands moments et gloires de l'Académie.
- 5 Un parcours aussi chargé permet à Dominique Margairaz d'approfondir de nombreuses questions concernant la vie culturelle. Toutefois, il est dommage que sa volonté de ne pas

tomber dans la biographie habituelle la conduise parfois à demeurer elliptique sur l'exposé des dates essentielles de la carrière de son personnage, ce qui ne facilite pas la lecture d'un ouvrage par ailleurs particulièrement riche et dense. Hors du manuscrit, l'auteur ne donne pas non plus de citation des œuvres imprimées qu'elle analyse, ce qui amène un certain dessèchement d'une présentation qui ne craint pas, à juste titre, de balayer les décennies au lieu de s'en tenir aux années de l'existence de François de Neufchâteau. On aimerait enfin disposer d'un état des sources imprimées plus étendu que celui qui est donné, d'autant que l'auteur a manifestement lu dans la bibliothèque du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle nettement plus qu'elle n'indique dans cet état. Néanmoins, il ne s'agit là que de critiques mineures face à ce qu'apporte l'ouvrage. De façon parfaitement arbitraire je retiendrai entre autres quatre points. D'abord, à voir la jeunesse inventive et mondaine de François de Neufchâteau, on aurait pu croire qu'il s'est vite affirmé favorable aux Lumières. En fait les choses ne se sont pas passées de cette manière simple et linéaire. Vers 1767, François de Neufchâteau prend contact avec Ch. Palissot, protégé de Choiseul, membre de l'Académie de Nancy, auteur apprécié de l'aristocratie de Lorraine retiré à Argenteuil et il entre dans le cercle des amis de celui-ci, poètes et libraires parisiens, amateurs de satires. Par cette voie il collabore au *Nécrologe des hommes célèbres* et peut publier plusieurs petites pièces en vers. Par là aussi il se rattache au clan dévot d'origine lorraine dirigé dans les années 1770 par Palissot et Fréron contre les philosophes, et il s'affirme hostile aux « écrivains modernes ». Pourtant son attaque s'en tient à la forme des philosophes à laquelle il préfère le classicisme du XVII^e siècle et il ne vise pas le fond des Lumières. Après 1772 il rompt avec Palissot qui lui reproche de fréquenter certains de ses ennemis, mais il maintient sa défense des belles-lettres contre les écrits inspirés par une raison desséchante. Bon latiniste, il manifeste à plusieurs reprises sous la Révolution son goût pour l'Antiquité et encore en 1825 en pleine bataille romantique, il proclame son attachement à la littérature du Grand siècle, modèle insurpassable. Dans la révision du *Dictionnaire de l'Académie* il se montre de même un puriste intransigeant, rejetant les innovations verbales de la Révolution. En réalité, sa connaissance des œuvres des Lumières est toujours restée limitée et cette insuffisance contribue probablement à son conservatisme esthétique permanent : Diderot, Condillac ou Mably ne figurent dans sa bibliothèque pourtant bien fournie que dans des éditions postérieures à 1790 et par la suite c'est Voltaire et Buffon seuls qu'il semble révéler parmi les auteurs du XVIII^e siècle.

- 6 Par ailleurs, très tôt encore, François de Neufchâteau est engagé dans les milieux académiques et à partir de 1800 il déploie une grande activité dans les diverses sociétés savantes, particulièrement l'Institut, la Société d'Agriculture de la Seine recrée en 1799 avec Abeille et Daubenton, la Société pour l'Encouragement de l'industrie fondée en 1801 avec Chaptal et la banque de Paris et qui compte plus de 500 membres, enfin l'Académie française où il est très assidu. On voit ici que ces sociétés renaissent bien avant la Restauration, dès la fin du Directoire, plus rapidement et plus fortement qu'on ne l'avait cru. Le tableau qu'en dessine Dominique Margairaz n'est guère différent de celui qu'avaient tracé D. Roche (1978) et A. J. Bourde pour les sociétés d'agriculture du XVIII^e siècle (1967). Ainsi la Société d'Agriculture de la Seine réunit selon une périodicité établie une élite de propriétaires fonciers aisés et d'administrateurs, souvent eux-mêmes possesseurs de terres, dont une minorité seulement a produit des travaux d'agronomie. Les assemblées ont lieu suivant un rituel et même une étiquette immuables. À côté de l'information réciproque des adhérents et du public par la publication des *Mémoires d'agriculture*, l'essentiel de l'activité consiste dans les débats et l'organisation de concours, voire dans

l'exercice d'une influence discrète et respectueuse sur le pouvoir par le biais des personnalités appartenant aux cercles gouvernementaux. Cependant le bilan de l'action demeure maigre : l'absentéisme des membres est élevé, il n'y a pas de programme collectif visant des champs d'intervention définis, mais une grande diversité de discussions sur des travaux individuels et un discours auto-célébrant en faveur du progrès. Un théâtre de représentations encore marqué par l'Ancien Régime.

- 7 Quel est l'apport de François de Neufchâteau et de nombre de ses confrères aux sciences auxquelles ils s'intéressent ? En fait, François de Neufchâteau est, dans l'esprit des Lumières, curieux de presque tout, mais sa formation est celle d'un autodidacte (un an seulement d'études en collège et pratiquement pas d'université), gros travailleur et méthodique. Il n'a pas la tête théoricienne, est peu porté à la recherche fondamentale et ne relève d'aucune école ni d'aucun courant philosophique, même pas des Idéologues sous le Consulat. En matière d'agronomie, d'après sa bibliothèque, il ignore de nombreux ouvrages et ne porte attention à la botanique et à la zoologie qu'en vue d'augmenter la production agricole en quantité et en qualité. En économie François de Neufchâteau, de même, connaît mal les économistes et les physiocrates. Son libéralisme, très tôt, apparaît à la fois réel et très tempéré. À Saint Domingue comme sous le Directoire il est sensible à la question de la circulation de la monnaie et laisse une large place au marché. Mais il entend, comme nombre de banquiers et d'industriels du moment, soutenir le développement nécessaire par l'intervention incitative de l'État, essentiellement en faveur des entreprises, et la notion de loi économique indépendante de la volonté du gouvernement lui est étrangère. Il est plutôt du côté de Forbonnais et Necker que de celui d'Adam Smith qui ne pénètre dans sa bibliothèque qu'après 1788 au moins. Dans la réflexion sur l'économie comme dans l'agronomie, il emprunte aux Lumières la notion de bien public et de philanthropie, mais il doit davantage à la crise de conscience de la fin du règne de Louis XIV. Cela le conduit à prendre au sérieux à partir de la Législative, de même que d'autres députés proches des Brissotins, l'idée d'augmentation de la production agricole grâce à la multiplication des petites exploitations et non pas à partir des grands domaines, car la population est au centre de sa pensée. Sa politique sociale sous le Directoire présente la même ouverture vis-à-vis du peuple et va jusqu'à préparer la publication d'ouvrages à bas prix édités avec le procédé d'imprimerie stéréotype de Didot et destinés à faire connaître à tous les œuvres du patrimoine littéraire et scientifique.
- 8 Au total, que représente François de Neufchâteau à travers la tourmente de la Révolution ? N'est-il pas à la fois une figure balzacienne de réussite sociale entre le caprice des grands et l'argent, et un bourgeois thermidorien moyen en tout, ni créateur, ni visionnaire, mais cultivé, empiriste, pragmatique, plus soucieux d'action utile que de connaissance, l'archétype en quelque sorte du thermidorien, bien qu'il n'ait pas participé aux journées de juillet 1794, rappelant par certains traits Boissy-d'Anglas vu par Christine Le Bozec (1995) (non mentionné dans la bibliographie). À cet égard on peut regretter que Dominique Margairaz n'y insiste pas assez, pensant peut-être qu'il s'agit là d'une grosse banalité. Conquis à la Révolution modérée de la Constituante, un peu feuillant et acheteur d'un modeste bien national en 1791, il se radicalise relativement sous la Législative devant la menace contre-révolutionnaire, se prononçant contre les réfractaires et admettant les visites domiciliaires chez les suspects. En septembre 1792, il adhère aux Amis de la liberté de Neufchâteau, mais le club n'est pas affilié directement aux Jacobins. Sous la Convention, il se rallie au partage égalitaire des communaux, comprenant que la bourgeoisie devenue révolutionnaire malgré elle a besoin d'un soutien populaire. Encore

en juin 1797 il est parmi les membres fondateurs du Cercle constitutionnel d'Épinal. Repu de reconnaissances officielles, il fait l'avance en 1813 de fonds pour des études préliminaires concernant un vaste projet de dessèchement de marais en Brabant, alors que la conjoncture internationale se fait incertaine. Grâce au livre de Dominique Margairaz, François de Neufchâteau est devenu un grand personnage.